

Madame Micheline GRAGNIC
ancienne Laborantine
au Laboratoire de Bactériologie de l'Hôpital Saint-
Jacques

C'est au sortir d'une visite au plateau technique du C.H.U., à l'Hôtel-Dieu, peu après son inauguration, que j'ai pris conscience de l'évolution stupéfiante des laboratoires depuis mon départ des hôpitaux, en 1964. Cela me conduit aujourd'hui à revenir encore un peu plus loin en arrière et à me remémorer mes débuts, en 1949, dans l'un des laboratoires de l'Hôpital Saint-Jacques (1)

Je suis née à Nantes, en 1930. J'y avais commencé mes études lorsque les bombardements de 1943 obligèrent mes parents à se réfugier chez ma grand'mère, à La Haye Fouassière. Hélas ! la maladie me contraignit bientôt à quitter ce haut lieu du vignoble pour le sanatorium de Roscoff, où je m'inscrivis à des cours par correspondance jusqu'à ce qu'en 1947 ma santé me permette de regagner ma famille.

Je suivis aussitôt, comme tant de jeunes filles de ma génération, une formation accélérée de préparation au secrétariat, les cours Fradet, et, juste atteint l'âge minimum requis pour me présenter -18 ans- poussée par un papa qui souhaitait voir sa fille accéder à un emploi stable, je saisis l'occasion d'un concours ouvert par le C.H.R. de Nantes pour le recrutement de secrétaires médicales.

Mes premiers contacts avec l'Hôpital Saint-Jacques

Dix huit candidates étaient présentes ce matin là, m'en souvient-il et, à les écouter, j'aurais volontiers pris la fuite ... En effet, la plupart, nanties du bac ou de quelque équivalence, me faisaient peur, moi qui, en raison de la guerre, une première fois, puis de la maladie, une seconde fois, n'avais pas acquis de titres ou si peu ... Seule, la crainte d'avouer à mon père cette dérobade me fit persévérer (2)

Bien m'en a pris, puisque j'obtins le seul poste à pourvoir dans l'immédiat, qui me fit échouer aux " Contagieux ", à l'Hôpital Saint-Jacques, bâtiment construit en 1933 qu'occupe depuis 1985 la Psychiatrie I (SHUP – Service Hospitalo-Universitaire de Psychiatrie et Psychologie Médicale)

J'ai gardé un souvenir pénible de ces tout premiers jours, tant en raison de l'ambiance estudiantine qui y régnait, si opposée à mon éducation de jeune fille sage, et dont les manifestations me choquaient profondément, que du peu d'intérêt que me procurait mon travail de secrétariat, dont je ne voyais guère l'utilité en ces lieux. Toutefois, la proximité des malades et de leurs misères – l'afflux des tuberculeux était alors considérable et constant-, la nécessité de fournir de leurs nouvelles à leurs proches m'amenaient à arpenter sans arrêt les couloirs des contagieux. Pourtant, entourée de l'autorité bienveillante de Sœur Marguerite, qui tenait le rôle de surveillante du service (3) et au contact de l'équipe des soignants qui m'avait adoptée, je m'habituais peu à peu, sans enthousiasme, à mon nouveau rôle.

Ma curiosité fut bientôt aiguisée par l'arrivée,

chaque matin, du " garçon de labo " comme on l'appelait, porteur des résultats des analyses tant attendus des patients qui en étaient l'objet. Je posais d'autant plus de questions que certaines réponses, du genre " l'hémoculture de Monsieur X. ne pousse pas " m'intriguaient. C'est alors que j'appris un beau jour par un Interne du service, témoin de ma curiosité, qu'un emploi était à prendre au Laboratoire de Bactériologie et qu'il pouvait être susceptible de m'intéresser.

Mes débuts au Laboratoire de Bactériologie

C'est ainsi que je pris contact avec le Docteur BALLELET, éminent Professeur s'il en fut. Ancien médecin militaire, sorti de l'Hôpital du Val de Grâce, son aspect physique, sec et froid, était loin de me mettre à l'aise. Ajouterai-je, pour illustrer l'un des aspects de cette époque difficile, qui nous paraît si lointaine, qu'il venait chaque matin à son labo juché sur un vieux vélo ... Au terme de notre entretien, il me proposa de me recruter pour un stage d'essai d'un an, à la suite duquel, si je faisais l'affaire, je serais titularisée. J'avais pour mission de remplacer une vieille demoiselle qui prenait sa retraite : je devais prendre la relève, tant pour le secrétariat (mise à jour des examens) que pour l'accomplissement de certains tests sérologiques concernant la syphilis. Ma mise au courant fut très rapide.

Et c'est sans vrais regrets que je quittais un bâtiment encore neuf, les " Contagieux ", qui n'avait alors qu'une quinzaine d'années, pour des locaux particulièrement vétustes. La photo ci-dessous, prise vers 1956, montre une façade vieillotte et dégradée, à l'image de ce qu'était l'intérieur.

J'ignore où se trouvaient à l'Hôtel-Dieu, avant 1939, les laboratoires de bactériologie, de chimie et d'anatomie pathologie (si même il en existait ?) mais, après les bombardements de 1943, il fallut tout réinstaller, vaille que vaille, à l'Hôpital Saint-Jacques, dans des locaux qui n'étaient nullement préparés à cet usage. C'est ainsi que labos de chimie et de bactériologie furent hébergés de part et d'autre du porche qui donnait accès à l'ancien service des contagieux, dans deux dortoirs où logeait leur personnel avant la guerre. Les pavillons, qui ne comportaient qu'un rez-de-chaussée, tout en longueur, isolaient à l'origine les contagieux du reste de l'hôpital, et on ne pouvait y accéder que par la cour intérieure. La photo (page 17) (elle date de 1930) nous montre ce qu'étaient alors les deux baraquements de bois édifiés côte à côte vers 1880 et qui, malgré l'ouverture, en 1933, du nouveau service de contagieux, ne seront finalement démolis qu'en 1975, après avoir hébergé tour

Le personnel
du labo de
bactériologie vers
1956 (effectif
presque complet – 2 ou 3
absents)



valaient guère mieux. Toutes les priorités de réaménagement de l'époque, alors que la reconstruction de l'Hôtel-Dieu (ne parlons pas encore de Laënnec) n'était encore qu'un projet, allaient à l'hébergement, dans des conditions acceptables, des services d'aigus. La psychiatrie et les vieillards durent attendre très longtemps par la suite pour connaître des conditions décentes.

C'est donc dans trois pièces crasseuses et exiguës que je fis mes débuts au laboratoire de bactériologie. A vrai dire, le labo de chimie, qui lui faisait pendant, n'était guère mieux partagé.

Nous étions alors en 1949, en tout et pour tout, six personnes dans ce service : le Professeur BALLETT, deux Internes en Pharmacie, dont l'un d'eux est devenu son associé par la suite, le "garçon de labo" cité plus haut, une dame qui assurait l'entretien, non du local (ou tout au moins très accidentellement) mais de toute la vaisselle (tubes à essais, boîtes de Pétri, crachoirs, etc.) et moi.

Il régnait dans ces pièces une odeur souvent nauséabonde, car dans cet espace réduit fonctionnaient en permanence des autoclaves et, chaque jour, une lessiveuse pleine et débordante... sans compter la cuisson des viandes destinées à la confection des milieux !!! Les examens demandés n'étaient pas légion, hormis la sérologie concernant surtout la syphilis et la recherche des bacilles de Kock sous toutes leurs formes, sans compter celle du bacille diphtérique lequel déjà, à cette époque, nous obligeait à une garde le dimanche.

Les examens tels que L.C.R. (liquide céphalo-rachidien), pus ou hématologie, urines, etc. étaient faits par le Chef de Service ou les Internes, tandis que le reste nous incombait. C'est ainsi que rapidement, outre les B.W., la recherche du B.K., lesensemencements ou les inoculations furent mon lot quotidien. Quand le loisir m'en était donné, on m'initiait peu à peu aux autres examens, mais avec seulement quatre microscopes et peu de matériel la progression fut lente. Ah ! ce matériel ! Quand je revois aujourd'hui le fameux tableau d'EDELFFELT représentant Louis PASTEUR dans son laboratoire, vers 1880, j'ai presque l'impression qu'il était mieux doté que nous, ce qui est sans doute excessif. Selon toute vraisemblance, le matériel avait dû être récupéré à l'Hôtel-Dieu en ruines, et les besoins étaient tels, aux labos comme ailleurs, qu'il fallait bien dans l'immédiat savoir s'en contenter. Mais un immédiat qui dura quand même quelques années ...

Si le travail ne manquait pas, l'atmosphère qui régnait dans ces murs -au demeurant lépreux- m'incitait à faire de mon mieux le travail demandé. Après cette première année, couronnée par mon admission définitive, un nouveau collègue fut recruté et prit la relève à son tour pour la même initiation, ce qui ne modifia nullement l'excellent climat du labo de bactériologie. Enfin, les examens se multipliant, vint le temps où, sous la pression de la demande du Professeur BALLETT et de son adjoint, le Docteur TRICHEREAU, l'Administration décida d'agrandir notre laboratoire d'une nouvelle pièce, en enfilade des premières (à gauche sur la photo de la page 18). C'était si inespéré qu'au début on s'y sentait un peu perdu. Simultanément, le matériel s'enrichit d'une table, de nouveaux microscopes et de matériel divers.

La vie quotidienne au Labo

Parmi tous les souvenirs de cette époque, qui me reviennent à l'esprit (période pour moi heureuse), malgré la précarité des moyens disponibles, certains soulignent particulièrement les conditions de travail improvisées à chaque fois au fil des jours.

C'est ainsi que le matin les examens à faire nous étaient apportés par une employée de chaque service, tandis que les résultats étaient donnés le lendemain matin par un agent qui faisait la tournée des services. Temps d'ailleurs vite révolu : par la suite cette tournée disparut et les employés vinrent chercher leurs résultats au labo même.

Les demandes d'analyses de l'ancien Hôpital Laënnec, qui ne comptait alors pratiquement que des tuberculeux parmi ses malades, comme celles de l'Hôtel-Dieu où les maternités étaient rouvertes Chaussée de la Madeleine, étaient convoyées par les vaguemestres. Le soir, un petit employé -un pensionnaire hébergé dans un service de vieillards et encore valide- faisait la tournée des services pour récupérer les examens qui n'avaient pu être envoyés le matin. On l'attendait toujours avec inquiétude -bien qu'à ma connaissance il n'ait jamais manqué le rendez-vous, conscient de l'importance de sa mission- car la "valise", détentrice des précieux examens, arrivait parfois cabossée après de multiples étapes de son convoyeur dans les bistrotts du centre de la ville et de la Rue Saint-Jacques, si nombreux à l'époque.

Quant aux récipients, porteurs de tous les microbes récoltés dans les services, ils étaient vidés dans les éviers, additionnés d'une bonne dose d'eau de Javel, et leur contenu partait ainsi directement dans la Loire toute proche. Apparemment, les poissons ne s'en portaient pas plus mal ... En l'absence de la préposée au lavage de la vaisselle du labo, cette tâche était confiée à une "servante" du service des vieillards qui s'en acquittait du reste fort bien.

Les cobayes, les lapines, nécessaires aux analyses, étaient parqués à la ferme (à peu de chose près à l'emplacement nord du Boulevard Gabory). C'était la charge du garçon de laboratoire (Surveillance entretien), que je devais parfois par nécessité remplacer pour certaines tâches. Le moment venu, ils étaient sacrifiés pour vérifier le résultat de l'inoculation puis enterrés sans façon dans un coin de la ferme, couverts d'un peu de chaux. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils furent incinérés.

C'est à peu près à cette époque que je dus interrompre mon travail, en raison d'une lésion pulmonaire, qui me valut deux années d'arrêt. Je ne fus du reste pas la seule dans ce cas. En l'espace de quelques semaines, hospitalisée dans l'un des



baraquements tout proche, je fis connaissance de mes remplaçants: trois se succédèrent tour à tour rapidement.

Le retour

A mon retour, en 1955, j'eus beaucoup de peine à retrouver ma place, non qu'elle me fut refusée, mais je ne reconnaissais plus rien de ce que j'avais laissé, ni du travail (lequel avait beaucoup changé), ni de l'ambiance nouvelle qui régnait au labo. C'était une ruche active et inconnue : il me fallut quelque temps pour m'y retrouver, sinon à l'aise (ce qui ne fut plus jamais le cas), du moins à peu près admise. L'hématologie avait pris à son tour une place prépondérante et de nouvelles techniques s'étaient ajoutées aux cobayes d'antan, avec un apport plus important de grenouilles, de lapins et de souris. Nous n'étions pas trop pour venir à bout de tous ces examens quotidiens mais, dès lors, le recrutement changea. Des écoles, souvent privées, s'étaient ouvertes, et la plupart des nouveaux arrivants, nantis de diplômes, briguaient les postes nouvellement créés. Ce fut pour moi une période de transition, pas toujours facile à vivre, la théorie valant, selon eux, plus que la pratique acquise.

Aux gardes du dimanche s'ajoutaient désormais les gardes de nuit. Enfin, déjà, pointait l'éclatement des services hospitaliers du C.H.R. qui vint avec l'ouverture de l'Hôtel-Dieu, en 1966-1967, mais je n'ai pas connu ce nouveau chapitre de la vie des laboratoires, ayant quitté les hôpitaux en 1964, pour raisons familiales.

Me restent en mémoire un profond respect pour ceux qui me formèrent et aussi une réelle amitié pour tous ceux que je connus à mes débuts.

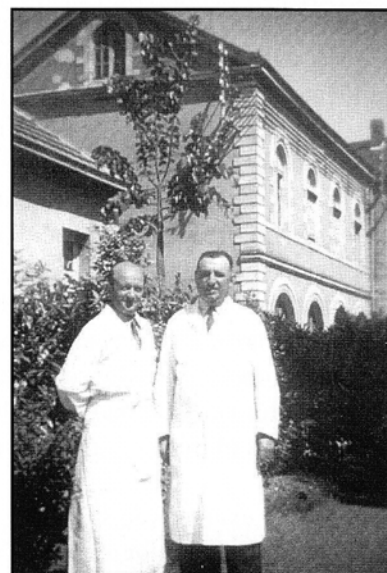
Micheline GRAGNIC – mars 2002 avec le concours de Maurice SAVARIAU

(1) – En 1948, il existait dans les hôpitaux de Nantes trois laboratoires : bactériologie, chimie, anatomie pathologie, comptant au total une douzaine de personnes (chefs de service inclus),

dotés d'un matériel réduit à sa plus simple expression, contre, toutes disciplines comprises, 260 en cette année 2002.

(2) – C'était le 1er juillet 1948. Voir " Historique de l'introduction des secrétaires médicales dans les Hôpitaux de Nantes " - Professeur GUENEL – N° 35 de l'Hospitalier Nantais – Juin 1996. Il confirme totalement la diversité des candidatures. Toutefois, il précise que l'une d'entre elles, qui avait reçu une formation de secrétaire à la Croix-Rouge, fut admise sans concours.

(3) – Il y avait encore en 1948 à l'Hôpital Saint-Jacques quelque 110 religieuses de la Communauté de la Sagesse, occupant les postes les plus divers, de l'administration aux services généraux et, bien entendu, des services de soins. Il n'y avait alors, malgré la présence de l'Ecole d'Infirmières, dans l'enceinte même de l'hôpital, aucune infirmière laïque. La plupart des religieuses affectées aux malades possédaient le diplôme d'infirmière. Cette situation évoluera par la suite de plus en plus rapidement pour disparaître en 1973.



**Au premier plan,
à gauche,
" l'agrandissement du
labo de bactériologie ".**

**A l'arrière-plan, le service de traumatologie,
démoli vers 1975
de gauche à droite : M. Mazo - M. Marion, garçon de
laboratoire à l'Ecole de Médecine.**